



**FRANCK
TROUVÉ**

**ÉCOUTE
CE QUE DISENT
SES YEUX**

Franck Trouvé

Écoute ce que disent ses yeux

© Franck Trouvé, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9735-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Tout est énergie, et c'est là tout ce qu'il y a à comprendre dans la vie. Aligne-toi à la fréquence de la réalité que tu souhaites et cette réalité se manifestera. Il ne peut en être autrement. Ce n'est pas de la philosophie. C'est de la physique. »

Albert Einstein

« Les racistes sont des gens qui se trompent de colère. »

Léopold Sédar Senghor

« Auschwitz, c'est une chose impossible, mais qui a eu lieu : une invraisemblable vérité. »

Joseph Bialot

Prologue

En ce jour de l'an 1337, le soleil de juin baigne la cité de Roazhon¹ de ses rayons ardents. Des bannières et des oriflammes claquent au vent au-dessus du château fort. Leurs hermines noires sur fond blanc pavoisent les créneaux et les six tours massives de la demeure du duc Jean III.

L'ombre des épais remparts s'étire sur la vaste prairie ceinte de palissades, où le grand tournoi est organisé en l'honneur du mariage de Charles de Blois, neveu du roi de France, avec Jeanne de Penthievre, duchesse de Bretagne.

Le son aigu des buisines en cuivre s'élève depuis les tribunes pour annoncer chacune des joutes. La foule en liesse grouille et s'agite. Des campagnes environnantes et des confins de la Cornouaille, le peuple breton s'est déplacé en nombre pour assister à cet évènement exceptionnel.

Des paysans vêtus de tuniques usées côtoient des marchands arborant des pourpoints chatoyants, tandis que des dames et des demoiselles habillées de robes aux riches broderies font leur entrée dans les loges des gradins, suscitant les commentaires des gentilhommes. La musique enjouée des ménestrels s'élève dans l'air. Des enfants en haillons se chamaillent et se faufilent entre les jambes des adultes pour admirer au plus près les combattants. Une odeur de crottin et d'herbe piétinée se mêle aux effluves de viandes grillées et de vin épicé que vendent les échoppes. Au centre du camp où se dressent les tentes et les pavillons décorés de tapis et d'écussons, les écuyers s'affairent autour des chevaux. La tension est palpable. Le soleil culmine dans le ciel sans nuages alors que les chevaliers se préparent et procèdent aux derniers ajustements de leurs armures. L'un d'entre eux attire tous les regards. À la surprise générale, il est toujours invaincu. Personne n'a pu voir encore son visage, car, curieusement, il ne quitte jamais son heaume. Onze adversaires sont déjà tombés sous ses coups. La foule murmure, intriguée par ce mystérieux cavalier sans blason.

— Qui est-il ? chuchote une noble dame penchée vers sa voisine.

Bertrand du Guesclin rajuste sa visière. Le jeune rebelle de dix-sept ans brûle d'exprimer son courage et de prouver sa valeur de guerrier. Le bruit de sa

respiration envahit son casque. La sueur coule le long de son dos sous sa cotte de mailles qui pèse sur ses épaules. En raison de son âge, il ne peut concourir. Il doit donc se battre en secret, dissimulant son identité. Du coin de l'œil, il observe son père dans la tribune des chevaliers. Il prie pour ne pas devoir l'affronter. Robert du Guesclin, le regard sévère, suit les combats et étudie ses futurs adversaires, sans savoir que son fils se cache parmi eux. Tous les deux se sont récemment fâchés, le père refusant au fils d'emprunter la voie des armes. En colère, Bertrand s'est enfui du domicile familial pour se réfugier à Roazhon chez son oncle. Leur dispute résonne encore dans l'esprit de Bertrand.

— La guerre n'est pas un jeu, avait tonné son père en frappant la table du poing. Tu n'as pas l'étoffe d'un chevalier !

Aujourd'hui, il déjoue sa sentence injuste grâce à son cousin Guillaume de Chalus qui a dû se retirer de la compétition.

— Bertrand, je te confie mon cheval. Mon écuyer te fournira une armure. Va et prouve à ces gens ta valeur, l'avait-il encouragé dans un élan sincère et généreux.

Du Guesclin serre les dents. Son corps trapu et ses membres robustes lui donnent l'avantage de la force, mais ses articulations commencent à s'engourdir après tant de joutes. Il palpe le médaillon qui pend contre sa poitrine, sous son haubert. Le métal froid lui rappelle les paroles de Jehanne.

C'est elle qu'il aperçoit. Elle se dirige vers la tribune d'honneur.

Jehanne de Chalus fend la foule de son pas assuré, des chuchotements interrogateurs s'élèvent sur son passage.

— Fuyez ses yeux ! souffle une vieille femme en se signant.

— On dit qu'elle lit dans les pensées, acquiesce le petit homme qui se trouve à côté d'elle.

Elle s'installe au premier rang des gradins. Tous les regards se braquent sur elle. Jehanne de Chalus, les yeux rivés dans le lointain, se tient debout impassible. Sa chevelure rousse capture les rayons du soleil, formant une auréole de feu autour de son visage au teint pâle. Sa robe blanche contraste avec les couleurs vives des autres dames qui l'entourent. Bertrand pense que son cousin Guillaume a eu une bonne fortune en épousant cette jeune femme d'une beauté

saisissante. Elle est originaire d'Irlande. Elle parle d'une voix douce et, parfois, elle utilise une langue insolite à la musicalité mélodieuse. Guillaume lui a conté son histoire. Il lui a confié qu'elle appartenait à l'illustre dynastie des Ui Néill et que ses ancêtres avaient régné sur l'île celtique durant plusieurs siècles. Ses grands-parents avaient traversé les mers et s'étaient établis dans un modeste manoir sur les terres de la seigneurie de Gaël en forêt de Brécilien². C'est dans cette contrée peuplée de légendes et de superstitions que Guillaume de Chalus l'avait croisée deux années plus tôt, alors qu'ils s'étaient égarés en chemin, lui et son escorte. Il avait, dès le premier instant, été fasciné par la jeune femme à la personnalité mystérieuse dont les yeux bleu émeraude exerçaient sur lui un charme troublant. Lui, si téméraire d'ordinaire, ne put lutter face à ce qui lui apparut comme une forme irrésistible d'envoûtement. Le bel amoureux, homme de bien et d'honneur, demanda sur-le-champ sa main à son père et l'emmena avec lui sur ses terres limousines.

Bertrand du Guesclin en est persuadé depuis qu'il a fait sa connaissance, et c'est pour lui devenu une certitude, la noble Irlandaise perçoit les secrets et possède des pouvoirs. Ses armes ne sont pas d'acier, mais se révèlent être beaucoup plus redoutables. Jehanne de Chalus suscite autour d'elle la curiosité, voire la crainte. Des bruits circulent à son sujet : la sorcière aurait pactisé avec le diable. Mais Bertrand du Guesclin ne cède pas à ces fadaises. La princesse à la chevelure rousse ne lui inspire que du respect et de la vénération. Pour elle, sur une simple parole, il irait jusqu'au bout du monde. Son cousin Guillaume a bien de la chance de partager la vie d'une femme aussi extraordinaire, pense-t-il, sans pour autant le jalouser.

Bertrand se remémore leur rencontre à l'aube, dans la pénombre des écuries. L'odeur du foin et des chevaux. Le hennissement des destriers, et Jehanne qui s'approche silencieusement, ses pas à peine audibles sur la paille.

Chacun de ses gestes, de ses mots, l'a profondément ébranlé. Inlassablement, il revoit la scène en se souvenant des étranges propos qu'elle a tenus avant qu'il ne monte sur son cheval.

— Vos vœux seront exaucés, jeune Bertrand. Ce grand tournoi marque le début de votre destinée de chevalier. Par vos exploits, vous obtiendrez sous peu l'appui de votre père, car le moment est venu pour lui de découvrir vos aptitudes.

Votre visage sera bientôt connu de tous et vous serez craint et admiré. Je le sais. Je le perçois à travers le temps. Voilà, mon jeune ami, ce que je peux vous révéler et, pour que s'accomplisse ma prédiction, je vous remets ce talisman afin qu'il vous porte chance et vous soutienne dans votre quête.

Bertrand du Guesclin avait pris le précieux objet dans sa main. Il l'avait examiné attentivement. Il s'agissait d'une chaîne et d'un médaillon en or, serti de quatre diamants. En le retournant, il avait remarqué une inscription qu'il ne put déchiffrer. Jehanne lui avait alors précisé d'une voix devenue ensorcelante :

— Ce pendentif représente un trèfle à quatre feuilles. Il incarne les pouvoirs de mes ancêtres celtes, les Tuatha Dé Dannan. Partout où vous irez, il vous protégera de la foudre de vos ennemis et des esprits maléfiques. Il ne vous rendra pas immortel, mais à travers lui, vous connaîtrez de grandes aventures et vous rencontrerez l'amour, dans cette vie et dans toutes celles qui s'ensuivront. C'est écrit. Un jour lointain, le temps sera venu et je vous retrouverai. Les augures de Dana ne se trompent jamais. Nous nous reconnâtrons et la prophétie se réalisera. Les mots gravés au revers de ce médaillon signifient, dans ma langue, « L'amour dure sans fin ». Ainsi soit-il, jeune Bertrand.

Ses doigts fins avaient effleuré sa main. Ses yeux d'un bleu surnaturel s'étaient plongés dans les siens. Bertrand avait senti un frisson parcourir son échine.

Ses paroles résonnent encore dans sa tête quand le son des buisines le ramène à la joute. De la foule enflammée s'élève une clameur. Son nouvel adversaire s'avance, lance en main. La vision du jeune Du Guesclin est limitée par une fente étroite. Il perçoit la présence du médaillon contre son cœur. Le regard de Jehanne pèse sur lui depuis la tribune. Elle lui adresse un signe.

Le destrier piaffe, impatient. Bertrand rugit. Sous ses gantelets, les rênes obéissent à ses ordres. Il enfonce ses éperons dans les flancs de l'animal. La terre tremble sous les sabots. La lance s'abaisse.

Le monde se réduit à cette courte ligne droite entre lui et son adversaire. Le choc est imminent.

« Nos destins sont liés », murmure Jehanne.

Elle en avait pris l'habitude, comme un rituel essentiel, et parce qu'elle adorait cet endroit situé au cœur de Rennes. Ce matin-là, en ce samedi ensoleillé de septembre 1963, Jeanne Guyomarc'h s'engagea dans les allées animées du marché des Lices, le lieu de rassemblement emblématique de la capitale bretonne. Les marchands venus des quatre coins du département d'Ille-et-Vilaine vantaient dans un brouhaha joyeux la qualité de leurs produits maraîchers sous les yeux des citadins ravis et apprêtés pour l'occasion. À mesure qu'elle circulait entre les étals garnis, sa coutumière intuition la laissa présager qu'elle croiserait sous peu l'une de ses relations. Elle connaissait cette expérience et son ressenti ne la trompait jamais. Depuis toute petite, elle anticipait les événements. C'est ainsi que, quelques minutes plus tard, sans surprise, elle tomba nez à nez avec M. Rostand, au moment même où il sortait de la halle Martenot, les bras chargés de victuailles. Il s'essaya bien à lui tendre la main, mais le filet à provisions duquel s'échappait une forte odeur de livarot l'en empêcha.

D'emblée, il manifesta une joie non feinte et il parut on ne peut plus ravi de rencontrer la jeune femme : ils ne s'étaient en effet plus revus depuis qu'elle avait obtenu son diplôme de fin d'études, deux ans auparavant, à l'IAE³. Marius Rostand, professeur principal de son état, affichait son éternel sourire qui, malheureusement, révélait une dentition des plus anarchique. Il portait, comme à l'accoutumée, vissée sur son crâne dégarni, sa casquette de marin, de laquelle dépassaient deux touffes de cheveux poivre et sel masquant ses oreilles proéminentes. Il tirait avec frénésie de petites bouffées sur sa pipe de bruyère calée au coin de la bouche, tout en laissant s'échapper de fines fumerolles au parfum caractéristique de noisette et de senteurs épicées. À première vue, il en imposait et on l'aurait volontiers imaginé à la barre d'un navire plutôt que dans une classe à enseigner les principes fondamentaux du contrôle de gestion. Il ne faisait aucun doute que le caban bleu nuit aux boutons dorés de son grand-père Victor, qu'il portait non sans fierté, entretenait parfaitement cette illusion.

Son glorieux aïeul officiait à bord du cuirassé *Charlemagne* durant la Première Guerre mondiale et s'illustra héroïquement à la bataille des Dardanelles. Il aimait volontiers évoquer sa bravoure et il lui vouait un culte jusqu'à revêtir

cette prestigieuse relique par tous les temps, du 1^{er} janvier au 31 décembre. L'habit ne faisait pas pour autant le navigateur au long cours. Au grand dam de son père, lui aussi retraité de la Royale, la passion des chiffres avait soi-disant détourné son Marius d'une voie toute tracée — du moins, c'est la version qu'il colportait. En fait, la vérité était tout autre et, de mémoire de Rostand, son fils était bien le premier à ne pas endosser l'uniforme et à servir la patrie. Fâcheusement, le pauvre garçon, depuis l'enfance, ne possédait pas le pied marin, celui qui d'instinct, vous embarque un beau matin sur le pont craquant d'un vieux gréement et vous emmène aux quatre coins du globe goûter à l'ivresse des tripots enfumés ; et, pendant que ses copains traînaient sur le port de Toulon, où ils faisaient les quatre cents coups, lui s'enfermait dans sa chambre et passait des heures le nez plongé dans les bouquins. Le brave homme, à travers son infortune, mais aussi par respect, avait choisi très tôt de porter la veste du commandant. Sa tenue le rattachait aux prouesses guerrières des Rostand et lui offrait l'illusion d'appartenir à cette longue lignée de loups de mer.

En découvrant sa jeune élève, le jovial professeur partit dans une tirade gouailleuse teintée d'un fort accent du Midi dont ses étudiants raffolaient.

— Oh, peuchère ! Mademoiselle Guyomarc'h, si je m'attendais à vous croiser... C'est un heureux hasard qui vous envoie. Figurez-vous que j'ai beaucoup pensé à vous ces derniers jours et que je songeais au fond de moi-même à vous contacter. Et vous voilà ici, devant moi, en chair et en os, comme par miracle : c'est inouï, n'est-ce pas ?

— En effet, quelle drôle de coïncidence ! Votre vœu se trouve exaucé. Aussi surprenant que cela puisse paraître, tout porte à croire que nous avons rendez-vous aujourd'hui. C'est sans aucun doute le pouvoir de l'intention qui nous réunit. Je suis également bien heureuse de vous voir, monsieur Rostand, vous n'avez pas changé, vous cultivez toujours cette humeur joyeuse qui vous sied si bien.

— Peuchère ! Que voulez-vous, à part le soleil qui fait son ingrat et la grisaille qui s'accroche, je n'ai pas de raison de me plaindre. De plus, de vous rencontrer me met du baume au cœur. J'allais de ce pas au café du coin. Que diriez-vous d'un petit apéritif pour arroser nos retrouvailles ? Nous y serons plus à l'aise pour poursuivre notre conversation, et, pour être franc avec vous, je me dois de vous entretenir d'une affaire d'une extrême importance, lui souffla-t-il sur le ton